This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

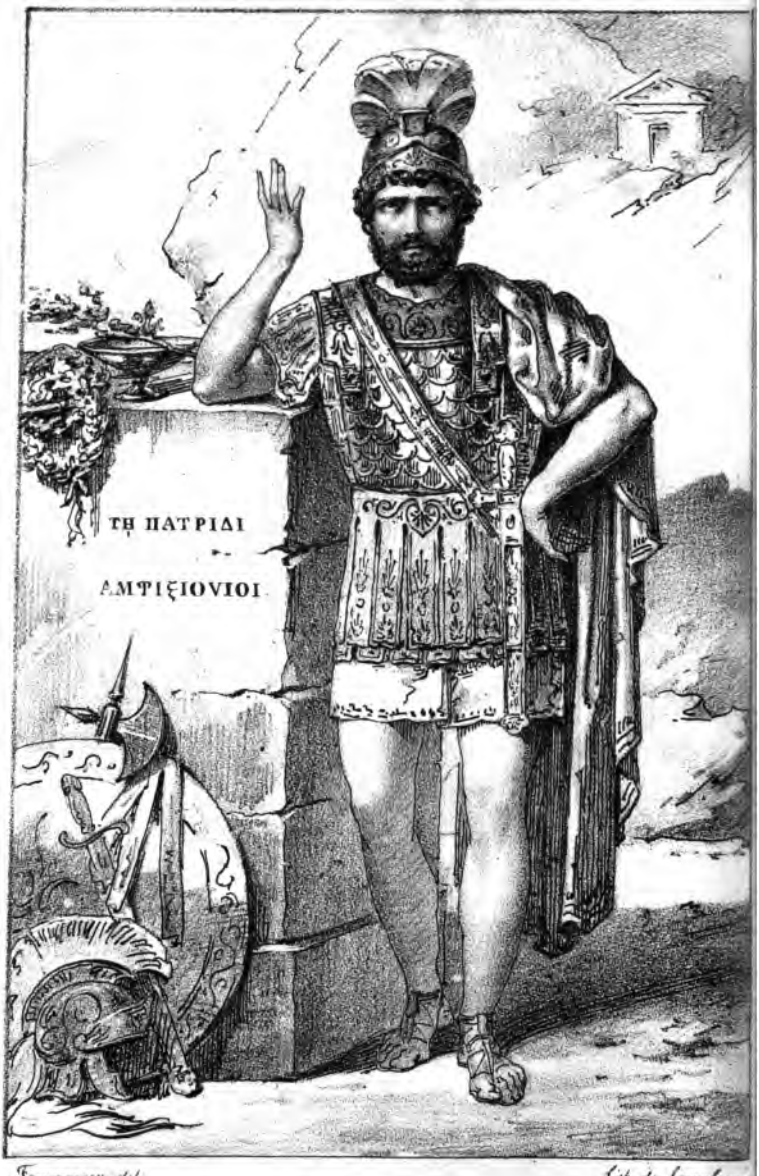
Vet. Fr. III B. 3046

LÉONIDAS,

TRAGÉDIE.

Vet. Fr. III B. 3046

LÉONIDAS. — Prix : 4 francs.



Fauconnier del. Lith. de Langlume

TALMA,

Rôle de Léonidas.

LÉONIDAS,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

PAR M. PICHAT,

DE L'ISÈRE;

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre-Français, le 26 novembre 1825.

Deuxième Édition.

PARIS,

PONTHIEU, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

PALAIS-ROYAL, GALERIE DE BOIS.

1825.

TAYLOR INSTITUTION
LIBRARY
27 SEP 1954
UNIVERSITY OF OXFORD

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ,
Rue Saint-Louis, n° 46, au Marais.

Hommage

Aux Hellènes.

J'AI voulu montrer au public de nos jours le spectacle du plus héroïque dévouement que l'amour de la patrie et le sentiment de l'indépendance aient inspiré aux hommes des tems antiques. Je ne me suis pas dissimulé l'extrême difficulté de revêtir des formes dramatiques le fait sublime, mais isolé, de la mort de trois cents Spartiates aux Thermopyles; je n'ai pas espéré vaincre tant de difficulté: j'ai seulement espéré que l'on m'en tiendrait compte, et j'ai mieux aimé manquer à quelques convenances théâtrales, qu'aux avertissemens de ma conscience et aux besoins de la jeunesse française.

Cependant, je serais coupable de n'avoir pas fait servir, autant qu'il est en moi, toutes les ressources de l'art, à plier mon *Léonidas* aux habitudes de la scène, et à jeter quelques combinaisons tragiques à travers la simplicité historique de mon action. J'ai cherché à remplacer, par le fidèle contraste des mœurs et des caractères, ces fluctuations d'intérêts, cette savante complication d'intrigue que la nature du sujet m'interdisait. C'est ainsi que mon camp des Grecs présente, à la fois, le type de la mère spartiate dans *Archidamie*, un exemple des saintes amitiés de l'antiquité, dans les personnages d'*Alcée* et d'*Agis*, et le patriotisme farouche, et, pour ainsi dire, égoïste, dans le polémarque *Cléomène*, en opposition avec le patriotisme vertueux et éclairé de *Léonidas*. Pour le camp des Perses, il ne pouvait offrir, comme tous les lieux soumis au pouvoir absolu, qu'un despote et des esclaves. Un banni de Sparte, un Grec dégénéré, Démarate, seul, conserve encore l'attitude et la dignité de l'homme au milieu des Asiatiques prosternés. Je crois que l'aspect si différent des deux camps,

n'est pas sans quelque charme aux yeux des spectateurs. Si je n'eusse donné que trois actes à ma tragédie, comme plusieurs critiques me l'ont conseillé, j'aurais renoncé volontairement à un effet certain, qui a, au moins, l'avantage de rompre la monotonie qu'on pouvait craindre dans l'ensemble de ma composition. D'ailleurs, s'il y a quelque mérite dans mon ouvrage, c'est précisément parce que j'ai trouvé moyen d'étendre, aux grandes proportions dramatiques, un sujet qui semblait ne fournir que trois ou quatre scènes.

Quant à l'intérêt, proprement dit, peut-être résulte-t-il suffisamment de la tendresse de *Léonidas* pour son jeune élève, et des soins inutiles qu'il prend pour dérober à la mort cet héroïque enfant. J'ai trouvé aussi le moyen d'amener, au troisième acte, une péripétie, sans laquelle ma tragédie était impossible ou trop facile; je veux parler du moment où *Léonidas* ordonne, tout-à-coup, d'interrompre les chants de triomphe, parce qu'il vient d'apprendre que le sentier inconnu, gardé par les Thébains, a été livré aux barbares. La situation des personnages change violemment. Jusque-là, tout était victoire et espérance pour les Grecs; ils n'ont plus maintenant de salut que dans la mort. C'est alors que *Léonidas* leur explique les grands résultats de cette mort pour la cause de la Grèce; elle est un moyen et non un but. Ce n'est pas seulement de l'héroïsme, c'est surtout de la politique. Il leur montre, enfin, la puissance morale opposée à la force matérielle, et le char du vainqueur, s'arrêtant devant un tombeau.

Voilà comment j'ai conçu ma tragédie. J'aurais pu lui donner plus d'action et de mouvement, en inventant quelqu'intrigue théâtrale, quelques événemens épisodiques; mais j'ai pensé qu'avant tout, il ne fallait pas tenter de petits effets aux pieds des Thermopyles, et que, dans le siè-

cle actuel, de grands tableaux historiques, une fidélité scrupuleuse dans la peinture des mœurs, et une couleur locale continuellement observée, sont les premières conditions de toute œuvre dramatique.

Je me cherche des excuses, comme si l'indulgence du public ne m'avait pas absous. L'événement plus ou moins heureux d'une représentation, qui change tant la destinée d'un auteur, ne change rien à son mérite. Il ne doit pas moins compte, à ce même public, des raisons qui l'ont dirigé dans le choix de son sujet et dans la manière de le traiter ; comme ces généraux de l'ancienne Rome, qui se justifiaient d'une victoire avec autant de soin que d'une défaite.

Je ne m'aveugle pas, d'ailleurs, sur le succès beaucoup trop flatteur de mon ouvrage, et sur la vogue qui s'y est attachée. En parlant des Grecs, je parle à tous les Français. Chacun vient chercher l'écho de sa pensée dans les paroles de mes personnages. La Grèce est véritablement pour nous comme une autre patrie. Nous sommes élevés, pour ainsi dire, sous son beau ciel et parmi ses héros ; nous nous associons tout naturellement à ses destins mauvais ou prospères, et, comme par un secret instinct, nous nous croyons citoyens de cette contrée de la liberté et des grands dévouemens. Sans doute, ma tragédie a dû, à ce sentiment presque unanime, une grande partie de la faveur du public. On applaudissait, dans l'antique *Léonidas*, le *Léonidas* nouveau, ce *Marcos Botzaris*, dont la mort si héroïquement méditée a ressuscité l'héroïsme des Thermopyles, et a protesté si haut contre les doutes injurieux que l'Europe osait élever sur le courage des Grecs modernes. On applaudissait les fils des braves de nos jours, ces enfans de *Miaulis* et de *Canaris*, jeune espérance d'une patrie renaissante, qui, dans la loge d'un de nos princes fran-

çais, semblaient comme les députés des héros vivans à la représentation des glorieuses funérailles des héros morts, et qui, au moment où ils contemplaient cette image des vieux exploits, pouvaient songer que leurs pères tombaient peut-être victimes, dans un même sacrifice, et préparaient, aux poètes futurs, d'autres dévouemens tragiques et de nouvelles vertus à célébrer.

Pourquoi faut-il qu'un illustre spectateur ait manqué à la représentation de ma tragédie! Le général Foy m'avait depuis long-tems encouragé dans la carrière poétique, avec cette bienveillance si naturelle aux hommes supérieurs; il avait applaudi d'avance aux sentimens que j'exprimais; il voulait, devant le public, protéger mon *Léonidas* de son éclatant suffrage.... et le jour même où mes trois cents Spartiates apportaient leurs couronnes sur l'autel de la patrie, la France, en deuil, déposait la sienne sur la tombe du héros citoyen!

Je dois aussi rapporter une grande part de mon succès à l'ensemble bien rare avec lequel ma tragédie a été représentée. Tous les premiers sujets du théâtre ont voulu y concourir, et quelques-uns n'ont pas hésité un instant à prêter le secours de leurs talens à des rôles que je croyais secondaires, avant qu'ils les eussent joués. Quant à M. Talma, on sait avec quel art admirable il conserve aux personnages qu'il représente leur physionomie historique, en y joignant tout l'idéal dont l'imagination peut les décorer; jamais le génie de ce grand acteur ne s'est montré plus prodigieux que dans le rôle de *Léonidas*; jamais sa pantomime n'a été plus éloquente; jamais, sous un maintien plus calme, il n'a décelé une ame plus brûlante. C'est plus que mon *Léonidas*, c'est le *Léonidas* de l'histoire, c'est le *Léonidas* de David, qui parle, qui marche, qui agit devant les spectateurs étonnés.

Mais le secours de l'opinion publique et tout le mérite des acteurs n'eussent pas suffi peut-être à donner à mon ouvrage la vogue inespérée dont il est l'objet : il lui fallait encore le puissant auxiliaire des décorations, et d'une mise en scène singulièrement soignée. Il fallait que les destinées du Théâtre-Français se trouvassent confiées à un homme dont le caractère et les talens sont également distingués, qui protège les arts avec dévouement, parce que les arts protègeront son nom avec honneur, et qui aime les succès, sans songer à tout ce qu'il y a de personnel pour lui dans ce sentiment. M. Taylor, que je pourrais ne pas nommer, après l'avoir ainsi désigné, non content d'avoir commandé, pour ma tragédie, deux décorations qu'il voulait magnifiques, puisqu'il les a demandées au pinceau de M. Cicéri, a encore trouvé le tems de me donner d'excellens conseils, et s'est occupé, avec un zèle qui ne peut être égalé que par son goût, des détails, des costumes, des comparses, en un mot, de la mise en scène de mon ouvrage. On a reconnu, dans l'éclat du spectacle et dans l'élégance des groupes, l'inspiration de l'artiste à qui nous devons les belles gravures du *Voyage de l'ancienne France*, et les *Sites pittoresqaes de l'Espagne, du Portugal et de l'Afrique*. Désormais l'imagination des poètes ne sera plus arrêtée par l'impuissance de l'exécution ; le nom de M. Taylor, est un présage de gloire ; il s'attache, pour toujours, à la régénération du théâtre. Les auteurs qui me succéderont, proclameront, comme moi, la sagesse du pouvoir qui a su confier de tels intérêts à un tel homme ; je n'ai, sur eux, que le bonheur d'en avoir profité avant tous, et d'être le premier à en manifester publiquement ma reconnaissance.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
LÉONIDAS, roi de Sparte.....	MM.	TALMA.
XERXÈS, roi de Perse.....		DESMOUSSEAUX.
DÉMARATE, ancien roi de Sparte....		LAFON.
ALCÉE.. } AGIS.... } fils de Démarate.....		DAVID. FIRMIN.
CLÉOMÈNE, polémarque spartiate....		VICTOR.
ARTAPHERNE, général du corps des immortels.....		SAINT-AULAIRE.
LE CHEF DES MAGES.....		DUMILATRE.
HYDARNÈS, satrape.....		LAFITTE.
ARCHIDAMIE, femme de Démarate.		Mes DUCHESNOIS.
UNE THÉORE.....		TOUSEZ.

VIERGES DE SPARTE, appelées Théores.

GUERRIERS DE SPARTE.

MAGES ET GUERRIERS ASIATIQUES.

La scène, au 1er et au 5e acte, se passe dans la tente de Xerxès, et aux 2e, 3e et 4e actes, dans le pas des Thermopyles.

LÉONIDAS.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente la tente de Xerxès, de l'autre côté des Thermopyles, dont on aperçoit au fond les rochers; l'encens fume devant le trône du grand roi; tous les souverains de l'Asie sont prosternés à ses pieds.

SCÈNE PREMIÈRE.

XERXÈS, DÉMARATE, HYDARNÈS, LE CHEF DES MAGES, SATRAPES DE L'ASIE.

LE CHEF DES MAGES.

L'astre auguste et sacré qui naît sous ta puissance,
Rend sa lumière au monde, aux peuples ta présence;
Aux pieds de ces autels où j'allume l'encens,
Et dépose mes vœux avec lui renaissans,
Nous saluons le dieu dont ta gloire est l'image.

XERXÈS.

Au milieu de ces rois qui me rendent hommage,
Où sont les chefs des Grecs? Roi, de Sparte exilé,
Du fond de mes états par mon ordre appelé,

De ces peuples qu'instruit l'exemple de la terre,
Qui retarde, à mes pieds, le respect tributaire ?

DÉMARATE.

Grand roi, d'un juste exil quand je subis l'affront,
Darius étendit son sceptre sur mon front;
Et je viens, à vos pieds, rapportant mes hommages,
Répondre à ses bienfaits. Que ces peuples, ces mages
Laissent jusqu'à ce trône auguste et redouté,
A travers leur encens monter la vérité.
N'espérez point des Grecs de honteuses alarmes;
Au lieu de leurs respects ils préparent leurs armes;
Pour abaisser, et non encenser vos grandeurs,
Attendez leurs guerriers, non leurs ambassadeurs.

XERXÈS.

Leurs guerriers!..devant moi, levez-vous, rois du monde!
Soutiens de ma grandeur, que votre voix réponde!
Démarate, quels sont tes discours insensés,
Et d'où naît tant d'audace à ces Grecs menacés?
Si mon sceptre commande aux mers de l'Arabie,
Aux sommets du Caucase, aux sables de Lybie;
Si le grand Oromaze, adoré parmi nous,
Jettant et le Bosphore et l'Inde à mes genoux,
Et l'Égypte, trois fois révoltée et soumise,
M'instruit de la grandeur à mes destins promise.
Voudra-t-il soutenir ces Grecs séditieux?
Comme l'astre immortel qui règne dans les cieux,
Il m'appelle à donner un seul maître à la terre.
Seule, manque à mes lois l'Europe tributaire;

Et pour la conquérir, dépeuplant leurs états,
Sur mes pas souverains marchent cent potentats.
C'est peu que, de l'Athos qui sous moi s'humilie,
L'ombre de mes drapeaux couvre la Thessalie ;
C'est peu que dans leur cours les fleuves suspendus,
Attestent mon passage aux peuples éperdus:
Sur un autre élément ma grandeur recommence ;
D'innombrables guerriers, chargeant ma flotte immense,
S'avancent sur les flots tremblant de les porter.
Démarate, apprends-nous, pour m'oser résister,
A quel aveugle espoir la Grèce se confie ?

DÉMARATE.

Quel que soit l'ennemi dont la voix le défie,
Un Grec marche sans crainte au-devant de ses pas.
Il le combat, seigneur, et ne le compte pas.
Pour la liberté fière, aux lois saintes unie,
Les Grecs ont de tout tems signalé leur génie,
Et Darius, jadis osant les outrager,
Vous a légué déjà des affronts à venger.
Ce formidable amas de nations liguées,
Qui couvre au loin la Thrace et ses mers subjuguées,
Sans doute à nos cités peut inspirer l'effroi ;
Mais, quand toute la Grèce, aux genoux du grand roi,
Descendrait de la gloire où le sort la contemple,
N'attendez pas que Sparte imite un tel exemple.
Ses guerriers s'armeront, conseillés par l'honneur :
Ne fussent-ils que mille, et moins encor, seigneur,
Ils se présenteront !

XERXÈS.

Que me fais-tu connaître?
Les Grecs ne sont-ils pas indépendans d'un maître?
Libres, sont-ils sans crainte! et ne fuiront-ils pas
Un péril sans espoir, tandis que, sur ses pas,
Le Perse voit marcher l'appareil du supplice,
Et redoute, en fuyant, ma sanglante justice.
Exempts d'un pareil frein, quel pouvoir, réponds-moi,
A l'aspect du danger, contient ces Grecs?

DÉMARATE.

La loi;
Cette loi respectée, et sur eux plus puissante
Que des supplices vains la terreur menaçante;
Cette loi, dont nos chefs sont les premiers sujets.
O souvenir fatal! ambitieux projets!
Devant vous, ô Xerxès! que votre effroi contemple
De son juste courroux un solennel exemple!
Né sur le trône, et fier de quelques vains exploits,
J'osai, fils de Lycurgue, attenter à ses lois,
Braver la sainteté d'un pouvoir légitime,
Et je vis, de ces lois équitable victime,
Parmi les criminels mon nom enseveli;
Mon titre souverain, par le peuple aboli.
Je vis de mes exploits renverser le trophée.
Fuyant l'affront public de ma gloire étouffée,
J'entre dans mes foyers: mon épouse, à grands cris,
M'arrache, avec horreur, le berceau de mes fils;
Et, forçant dans son cœur la nature à se taire,

Impitoyable épouse et citoyenne austère,
Elle ose de son deuil insulter mon hymen,
Fouler mon diadême, et, d'un peuple inhumain,
Je la vois, étonnant la vengeance trop juste,
Prête à poser la pierre au seuil du temple auguste
Où se cachaient les pas d'un époux odieux,
Et rendre vain pour lui l'appui sacré des dieux.
Je fuis, traînant l'horreur dont mon ame est saisie,
Et j'ai subi quinze ans, dans le fond de l'Asie,
L'ostracisme vengeur qui pèse sur mon front.

XERXÈS.

De tes destins proscrits je vengerai l'affront.
Roi banni, ton malheur mérite mon estime;
Reprends de tes projets la fierté légitime.
Quel est, contre nos droits et le ciel révolté,
Ce fantôme insolent qu'on nomme liberté?
C'est elle qui partout, sur vos jalouses villes,
Allume à son flambeau vos discordes civiles.
Si d'honneurs mérités vos chefs sont revêtus,
On la voit aussitôt veiller sur leurs vertus,
Et s'abreuver d'un sang versé pour sa querelle.
Où sont-ils les héros qui vainquirent pour elle?
Miltiade, immolé dans Athènes, répond.
C'est elle qui, trois fois traversant l'Hellespont,
Transporta la révolte au sein de l'Ionie;
Que dis-je, ô crime affreux! dont l'audace impunie
De Darius, mon père, outragea les grandeurs!
C'est elle qui, jadis, de nos ambassadeurs,

A, dans Sparte, au mépris du plus saint privilége,
Conseillé lâchement le meurtre sacrilége.
Et ces peuples si fiers nous vantent leurs lauriers,
Et du nom de barbare insultent mes guerriers!
Mon sceptre détruira la sanglante imposture
De ces farouches mœurs, effroi de la nature.
J'abolirai ces lois dont les honteux excès
Érigent en vertus les plus vils des forfaits;
Et dans la Grèce, enfin tombée en ma puissance,
Avec nos lois, nos mœurs et les dieux que j'encense,
Jettant les nations dont mes pas sont suivis,
Je chasserai des Grecs les peuples asservis.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, ARTAPHERNE.

ARTAPHERNE.

Seigneur, de l'Achaïe abandonnant les villes,
Des peuples à grands pas marchent aux Thermopyles;
Sans doute la terreur les traîne à tes genoux.
Deux Grecs, l'olive en main, ont paru devant nous:
A t'expliquer leurs vœux, tous deux osent prétendre.

DÉMARATE.

Des Grecs!...

XERXÈS.

Quels vains discours me faisait-on entendre?
Qui me vantait ici la rebelle fierté
De ce peuple, au seul nom d'un maître, révolté?

ARTAPHERNE.

De la Grèce partout les villes consternées,
Aux pieds de leurs autels gémissent prosternées.
Si l'on croit des récits semés de toutes parts,
Le courroux de leurs dieux, tonnant sur leurs remparts,
De nos ambassadeurs venge le meurtre impie;
Delphes veut que des Grecs le noir forfait s'expie;
Il frappe leurs cités d'un vaste arrêt de mort.
Ces envoyés, sans doute, apportant leur remord,
Vont, soumis....

DÉMARATE.

Sans combats, la Grèce se soumettre !

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, ALCÉE, AGIS.

ALCÉE.

Roi des Mèdes...

LE CHEF DES MAGES.

Avant d'élever vers mon maître
Vos vœux et vos regards, au trône où sa grandeur
A côté de nos dieux repose sa splendeur,
Que votre encens précède ici votre prière,
Et prosternez, mortels, vos fronts dans la poussière.
Eh quoi ! leur fier silence accuse leurs mépris !...

XERXÈS.

De votre audace, ô Grecs, j'ai droit d'être surpris.

Couverts d'un sang sacré, vengé par vos dieux même,
Ce nom d'ambassadeur, devant mon diadême
Peut-il vous protéger après vos attentats?
Mais parlez; quel dessein conduit ici vos pas?

ALCÉE.

Roi des Mèdes, la Grèce, à sa gloire infidèle,
Porte le juste arrêt d'un crime indigne d'elle.
Vos deux ambassadeurs sont tombés sous ses coups.
Elle doit à la Perse, à nos dieux en courroux,
Une expiation : nous t'apportons nos têtes.

DÉMARATE, à part.

O de l'honneur des Grecs sublimes interprètes!
Dévoûment magnanime et digne des vertus
D'un peuple, à qui mon sort, hélas! n'appartient plus.
(Aux deux Grecs.)
A l'ordre de vos dieux que votre sang apaise,
Venez-vous de l'Attique ou du Péloponèse?

ALCÉE.

La liberté dans Sparte a mis notre berceau.

DÉMARATE.

Sparte! oui, j'en atteste un dévoûment si beau,
Vous êtes ses enfans!

XERXÈS, s'adressant à Agis.

Pour laver son offense,
O vous, dont l'âge à peine échappe de l'enfance,
Êtes-vous donc ici par vos rois envoyés?

AGIS.

Sparte ignore un dessein qu'on nous eût envié.
Oui, devançant les Grecs aux pieds des Thermopyles,
Nous avons déposé nos armes inutiles,
Et, de l'ombre tous deux fuyant enveloppés,
Nous nous sommes du camp, en secret, échappés.

HYDARNÈS.

O ciel! quel ennemi nous mène-t-on combattre?
Quel peuple de héros espérons-nous abattre?

ARTAPHERNE.

Dans les rangs de Cyrus, quel chef, devant son roi,
Ose faire éclater son insolent effroi?
Et toi, jeune étranger, qu'égare un vain délire,
Es-tu pour les combats armé de cette lyre?
Les Grecs, pour arrêter le grand roi dans son cours,
Aux mains de leurs guerriers n'ont-ils que ce secours?

ALCÉE.

Je porte dans mes mains la lyre de Tyrtée;
Sa gloire, par Messène, aux peuples racontée,
Enfante des héros et chante leur grand nom:
Elle enflammait Eschyle aux champs de Marathon,
Et de ses fiers accens poursuivait votre armée.
Ma voix ne fera pas mentir sa renommée:
Elle va, sur ma tombe, exhalant mes adieux,
A la cause des Grecs intéresser les dieux.

ARTAPHERNE.

Mortels, avant vos dieux, apaisez votre maître;
Son pardon vous attend, songez à vous soumettre:

Que vos têtes ici, s'inclinant sur ses pas.....

AGIS.

Elles tombent, barbare, et ne se courbent pas.

XERXÈS.

Grecs, quand Delphe avec moi s'arme d'intelligence,
Je pourrais profiter de sa juste vengeance;
Je n'accepterai pas cet appui de vos dieux;
Le soin de les fléchir vous amène en ces lieux;
J'y consens: de ces dieux que la faveur complice
S'attache à vos drapeaux! Préparez leur supplice.
De la Grèce, aux dix mille, enseignant le chemin,
Artapherne, franchis le mont Œta; demain,
Brisant de Marathon la colonne insultante,
Aux bords de l'Ilissus je veux asseoir ma tente.
(Aux souverains de l'Asie.)
Esclaves, suivez-moi.

SCÈNE IV.

ALCÉE, AGIS.

ALCÉE.

Voilà donc, justes dieux,
D'un roi de l'Orient le spectacle odieux!
Des peuples à genoux, adorant son image,
D'un sang adulateur lui prodiguent l'hommage.
O peuple de Lycurgue! et voilà quel affront
Un conquérant prétend imposer à ton front!
Un homme sur le trône, en sa vaste démence,
Renfermant le soleil dans son empire immense,

S'agite, et, menaçant son indocile écueil,
Ordonne au mont Athos d'abaisser son orgueil,
Venge des élémens sa puissance insultée,
Fait châtier la mer, esclave révoltée...
Et cet homme commande à tant de nations!

AGIS.

Il a donc accepté nos expiations!
Ainsi, quand notre mère, à l'ordre des éphores,
Conduit vers le trépied le chœur de nos théores,
Notre mort rend le dieu propice à son encens;
Du camp sacré des Grecs, d'où nous serons absens,
Elle verra la gloire. Ainsi, mon cher Alcée,
La victoire des Grecs est par nous commencée.
Oui, notre sang....

ALCÉE.

Hélas!

AGIS.

D'où naissent tes douleurs?

ALCÉE.

C'est sur ton sort, Agis, que je verse des pleurs.

AGIS.

Naguère, en nos projets, embrassés sans contrainte,
Ton cœur ne m'avait pas exprimé cette crainte.

ALCÉE.

Dans Sparte, à nos projets j'applaudis avec toi,
Mais ton péril approche, et je connais l'effroi.
A quel sort éclatant un vœu cruel t'enlève,
Toi, de Léonidas l'espérance et l'élève!

Toi, dont son juste orgueil, aux vieillards assemblés,
Prédisait les destins, d'honneurs divins comblés!
Ah! devais-tu, mon frère, au mépris de mes larmes,
Choisir de tels périls pour tes premières armes,
Et venir, avant l'âge, affronter le trépas,
Quand la patrie encor ne te demandait pas?

AGIS.

Compagnons du gymnase, ô ciel! moi, que j'oublie
Le serment mutuel du saint nœud qui nous lie!
Lorsque, parmi les fleurs dont nous le couronnons,
A l'autel de Pollux j'inscrivais nos deux noms,
Vers ce dieu né dans Sparte, et, par un sort contraire,
Exilé dans les cieux où lui manque son frère,
Plus heureux, au tombeau nous jurions d'être unis,
Irais-je dans nos murs, où, seul, tu me bannis,
Revoir ces dieux témoins de ma foi méprisée,
Montrer à leurs autels notre chaîne brisée?
Dans la lice olympique, en nos jeux solennels,
Mon front se couronnait des lauriers fraternels;
Je m'offrais à ma mère, entouré de ta gloire,
Et je viens partager ta dernière victoire,
Bénisssons notre mort: elle efface l'affront
Qui, dès notre berceau, fait rougir notre front;
Couvrons de nos vertus les attentats d'un père;
Qu'au bruit de nos exploits son infortune espère
Qu'il puisse, un jour, trouver l'oubli de tous ses maux,
Et le pardon de Sparte inscrit sur nos tombeaux.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, DÉMARATE.

DÉMARATE.

O Grecs, dont les accens sont si doux à mon ame,
Vous qu'un si pur honneur pour la patrie enflamme!
Un intérêt sacré me ramène à vos yeux.
Nobles enfans de Sparte, à ce nom glorieux,
Souffrez que devant vous....

ALCÉE.

Mais, pour Lacédémone,
Toi qui fais éclater ce transport qui m'étonne,
Quel es-tu? N'es-tu pas de ces chefs dont l'encens
Déifie un Xerxès? ou l'un de ces Persans,
Roi dont le diadême, abaissé sous un maître,
Foule l'humanité?

DÉMARATE.

La Grèce m'a vu naître,
Et je suis un banni.

AGIS, bas à Alcée.

Mon frère, à ses accens,
Quel trouble, tout-à-coup, s'empare de mes sens!

ALCÉE.

Que dis-tu?

AGIS.

Son malheur me rappelle mon père!

DÉMARATE, à part.

O contrainte! Ces Grecs, dans Sparte, hélas! si chère,

Ont connu mes enfans!... ne puis-je m'informer...?
Ah! gardons, par ce vœu que j'ose ici former,
D'éveiller à mon nom leur haine vengeresse.

(Haut.)

Parlez, oh! parlez-moi de Sparte et de la Grèce!
A ma patrie, encor, j'appartiens par mes vœux.
Consolez, d'un banni, l'exil respectueux.
Mes pleurs couleront-ils pour ma seule infortune?
Parlez: que font les Grecs pour la cause commune?
S'arrachent-ils, enfin, à leurs dissentions?
Aux drapeaux conjurés de tant de nations,
Qu'oppose enfin la Grèce?

AGIS.

Apprends ce qu'elle espère.

ALCÉE.

Que fais-tu?

AGIS, bas à Alcée.

Vois son trouble! Ah! peut-être mon père,
Comme lui, gémissant sur des bords étrangers,
Oubliant son exil, s'alarme à nos dangers;
Et, trompant la douleur dont son ame est flétrie,
Retrouve quelque joie au nom de sa patrie.

(A Démarate.)

Lorsqu'un bruit annonçant la marche du grand roi,
Aux mers de l'Hellespont vint répandre l'effroi,
De nos villes qu'unit le péril qui les presse,
A l'isthme de Corinthe, au conseil de la Grèce,
Volent les députés; sur la terre et les flots,

S'arment ses défenseurs, soldats et matelots;
Au choix prudent des chefs leur sagesse préside;
Thémistocle d'Athène, et le juste Aristide,
Nobles rivaux, brûlans d'achever de leur nom
La gloire commencée aux champs de Marathon,
Élus par tous les Grecs que l'équité domine,
Vont commander la flotte aux bords de Salamine,
Tandis que vers ces monts accourt Léonidas.
Trois cents guerriers de Sparte accompagnent ses pas;
Trois mille de Tégée et des murs d'Orchomène,
De Phlionte, d'Argos et des champs de Messène.
Les autres alliés, dans ces communs dangers,
A toute crainte encor demeurant étrangers,
Se rendent dans l'Élide, à ses jeux héroïques,
Car le tems est venu des fêtes olympiques.

DÉMARATE.

Voilà donc quels secours, pour défendre ses droits,
La Grèce menacée oppose à tant de rois!

ALCÉE.

Ils n'étonneraient pas un citoyen de Sparte.

AGIS.

De nos dieux offensés la colère s'écarte.

DÉMARATE.

Même en les apaisant, hélas! votre trépas
Peut-il sauver les Grecs?

AGIS.

S'il ne les sauve pas,
Il répare du moins leur gloire, un jour, flétrie,

Et mon sang, le premier, coule pour la patrie.

DÉMARATE, à part.

Oh! combien, à l'aspect de leur jeune vertu,
De tendres souvenirs mon cœur est combattu!

(Aux deux Grecs.)

Tels seraient mes enfans!... Oh! ne puis-je connaître
De quel sang généreux le sort vous a fait naître?
Nommez-moi quel héros... Vous semblez étonnés,
Et baissez devant moi vos regards consternés!
Auriez-vous à rougir de la honte d'un père?
Vous vous troublez!

ALCÉE.

Arrête, étranger téméraire!
T'avons-nous demandé le secret de tes pleurs?
A notre exemple ici respecte nos douleurs.

DÉMARATE.

Ah! j'ai droit de frémir du sort qu'on vous prépare;
Il en est tems encor, fuyez ce coup barbare.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, HYDARNÈS.

HYDARNÈS.

Xerxès vous attend.

DÉMARATE.

Ciel!

ALCÉE.

O mon frère!

AGIS.

Ah! du moins
Commande à ta douleur devant de tels témoins.
Rappelle ta vertu : même sort nous rassemble;
Que perdons-nous, amis? nous périssons ensemble.

SCÈNE VII.

DÉMARATE, seul.

D'une soudaine horreur en vain je me défends,
Et je crois à la mort voir marcher mes enfans.
Je ne sais dans mon cœur quel cri se fait entendre;
Mais pour eux tous mes sens!..Ah! je cours les défendre!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente le pas des Thermopyles ; au milieu un autel consacré à la patrie par les amphyctions.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉONIDAS, SPARTIATES.

LÉONIDAS.

Salut, ô monts sacrés! salut, ô Thermopyles!
Autel, qu'à la patrie ont consacré nos villes!
Terre sainte, où jadis, pour Hercule au tombeau,
La gloire ouvrit l'olympe! où, pour un sort plus beau,
Nous venons, de nos lois, contre un despote injuste,
Sceller de notre sang l'indépendance auguste.
Aux barbares campés au-delà de ces monts,
S'ouvre ce seul passage, et nous le défendons.
Tout l'espoir de la Grèce entre nos mains repose,
Et parmi ces rochers un seul danger l'expose.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, CLÉOMÈNE.

LÉONIDAS, à Cléomène qui entre.

Cléomène, as-tu fait, du sentier d'Alpénus,
Garder sur ces sommets les détours inconnus?

CLÉOMÈNE.

J'ai, devant ce passage, ignoré du barbare,
Posté sept cents Thébains; je les quitte et m'empare
De ce mur phocéen à ma garde commis,
Quand tout-à-coup un chef vient, des rangs ennemis,
Reconnaître ce poste à peine en ma puissance.
Mes guerriers, sans daigner remarquer sa présence,
Préludant aux combats, pleins d'une mâle ardeur,
Aux luttes du gymnase exerçaient leur valeur,
Ou, prêts à défier le sort et son injure,
Sur leurs fronts désarmés soignaient leur chevelure.
Le barbare étonné, d'un front audacieux,
Nous aborde et demande à paraître à tes yeux.

LÉONIDAS.

(Il fait un signe à un Spartiate.)

Que veut-il? je l'attends.

CLÉOMÈNE.

Des théores suivie,
De Delphe, en ce moment, arrive Archidamie.
A tes ordres, fidèle, on la voit s'avancer,
Confidente des dieux qu'elle vient d'encenser.

LÉONIDAS.

Puissent-ils, invoqués sous ses nobles auspices,
A notre sainte cause être en ces lieux propices!

CLÉOMÈNE.

Comment espérons-nous mériter leurs bienfaits,
Quand notre honneur, flétri par de nouveaux forfaits...?

LÉONIDAS.

Quels forfaits?...

CLÉOMÈNE.

Deux guerriers, nés près de ta couronne,
Fils d'un chef qu'a jadis banni Lacédémone,
Ont passé dans le camp des Perses....

LÉONIDAS.

Que dis-tu?
Garde-toi devant moi d'outrager leur vertu.
Qui? nous! les soupçonner d'une telle infamie!
Ils sont soldats de Sparte et fils d'Archidamie;
De cette reine illustre, austère en sa grandeur,
Qui des mères de Sparte est l'exemple et l'honneur.
(A Archidamie qui entre.)
Que nous annoncez-vous? Votre voix tutélaire
A-t-elle de nos dieux apaisé la colère?

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, ARCHIDAMIE, THÉORES.

ARCHIDAMIE.

Citoyens, Delphe a vu nos pleurs et notre encens;
L'inflexible trépied repousse nos présens.
De ses dieux courroucés la terrible justice;
De Sparte à leurs autels proscrit le sacrifice,
Tant que le sang du Perse, en nos murs répandu,
A leurs yeux souillera notre antique vertu:
Tel est l'arrêt tombé sur Sparte consternée.

LÉONIDAS.

Quoi! Sparte est, sans retour, des dieux abandonnée!
Du sang qu'ont dû venger leurs décrets ennemis
Quel sang peut expier....?

ARCHIDAMIE.

Je ne vois point mes fils!
D'où vient que, dans vos rangs qui les comptaient naguère,
Ils ne répondent point à la voix de leur mère?
D'où naît votre silence? avez-vous combattu?
Où sont mes fils?.... Parlez; vous savez ma vertu.

CLÉOMÈNE.

Le Perse qu'on attend va bientôt te l'apprendre.

ARCHIDAMIE.

Il s'agit de mes fils, je ne puis te comprendre.

CLÉOMÈNE.

Songe quel est leur père, et quel fut ton époux!
Dois-tu donc t'étonner, si nos dieux en courroux
Rejettent de tes mains l'offrande méprisée?
Tandis qu'à leurs autels elle était déposée,
Tes deux fils à Xerxès portaient un autre encens.

LÉONIDAS.

Cléomène, oses-tu...?

ARCHIDAMIE.

Quels discours! dieux puissans!
Mes fils, en qui Lycurgue et son grand peuple espère,
Auraient, associés au crime de leur père,
Flatté d'un vil encens un maître ambitieux!
Tu nous trompes!

CLÉOMÈNE.

Vois-tu ces armes?

ARCHIDAMIE, reconnaissant l'armure de ses fils.

Justes cieux!

CLÉOMÈNE.

Ce bouclier sacré, présent de la patrie,
Qui, selon notre loi, de tout guerrier chérie,
Accompagne sa vie, assiste à son trépas,
Vers ces monts, en fuyant, fut laissé sur leurs pas,
De leur lâche forfait garant irrévocable.

LÉONIDAS.

Alcée! Agis!

ARCHIDAMIE.

Mes fils! quelle honte m'accable!
Oui, je le reconnais ce garant abhorré
D'un forfait jusqu'ici parmi nous ignoré,
Voilà les boucliers dont j'armai leur courage.
Il manquait à mon sort cet exécrable outrage!
Et, quand je mis au jour ces enfans odieux,
O Sparte, mon amour rendit grâces aux dieux!
Que n'ai-je condamné ces fruits d'un sang parjure,
Comme ces fruits, pour nous triste et cruelle injure,
Ces fils dégénérés que tu n'adoptes pas,
Et des flancs maternels envoyés au trépas?
Contre leur tête impie et leur foi révoltée
Entends les cris vengeurs d'une mère irritée!...
Citoyens, croyez-vous mes enfans criminels?
Pardonnez à ces pleurs, ces doutes maternels.

LÉONIDAS.

Rejetons loin de nous une crainte offensante :
L'esclave de Xerxès devant nous se présente.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, ARTAPHERNE.

ARTAPHERNE.

Devant le chef que Sparte ici nomme son roi,
Ne suis-je pas conduit?

LÉONIDAS.

Les Grecs sont devant toi.
Parle.

ARTAPHERNE.

Sur ce rocher, quel dessein vous rassemble?
Quand, du haut de ces monts, vous avez, tous ensemble,
Mesurant de nos rangs l'immense profondeur,
Contemplé de mon roi l'invincible grandeur,
Et la mer à ses lois asservissant son onde,
Je croyais, précédant le souverain du monde,
Ne rencontrer ici que des sujets soumis.
Et cependant, ô Grecs! ces apprêts ennemis,
Cet appareil guerrier, insultant ma présence,
Me parlent de combat et non d'obéissance.
J'en instruirais en vain votre maître offensé;
Comment croire, en effet, que ce peuple insensé
Puisse à tant de faiblesse allier tant d'audace?
A mes soins généreux toutefois rendez grâce :

La Grèce est mon partage, et je veux la sauver.
La pitié de Xerxès daigne vous conserver.
Déposez vos drapeaux, retournez dans vos villes,
Et, de fleurs et d'encens chargeant vos mains serviles,
Parfumez les chemins, aux bords assujétis
Où va passer mon roi.

LÉONIDAS.

N'es-tu pas ce Datis,
Ou ce même Artapherne, autrefois, dans l'Attique,
Menant, vainqueur futur, l'armée asiatique?
En marchant vers ces monts, j'ai foulé ses débris.

ARTAPHERNE.

Oses-tu....?

LÉONIDAS.

Pour Athène, à de pareils mépris,
Répondit Marathon : voilà les Thermopyles!

ARTAPHERNE.

Athène disparaît du nombre de vos villes.
Sur elle, de Xerxès le courroux seul descend :
Laisse-lui des forfaits dont tu fus innocent.

LÉONIDAS.

Des champs de Marathon, si Sparte fut absente,
Sparte, aux premiers périls, à son tour se présente.

ARTAPHERNE.

Aux luttes d'Olympie athlètes renommés,
Vous n'êtes plus ici, pour ses vains jeux, armés.
La guerre suit mes pas.

LÉONIDAS.

Leur valeur qu'elle embrase
Se délasse, aux combats, des travaux du gymnase.

ARTAPHERNE.

D'un combat inégal tenterez-vous le sort,
Quand d'un courage vain le seul prix est la mort?

LÉONIDAS.

La mort et le sommeil, à Sparte, n'ont qu'un temple,
Afin que tout guerrier du même œil les contemple.

ARTAPHERNE.

Quelles sont donc vos lois? Hors de l'humanité
Le peuple par Lycurgue est-il donc rejeté?
La nature, en vos cœurs, condamnée à se taire,
Proteste-t-elle en vain?

LÉONIDAS.

La Spartiate austère,
Sans pleurs, dit à son fils : Les périls sont venus;
Voilà ton bouclier, viens dessous ou dessus.

ARTAPHERNE.

Au nom du roi des rois, esclave, rends tes armes....

LÉONIDAS.

Viens les prendre.

ARTAPHERNE.

Tremblez, aux sanglantes alarmes
Les dix mille immortels m'appellent par leurs vœux.
Ils sont près de vous.

LÉONIDAS.

Dis que nous sommes près d'eux.

ARTAPHERNE.

Vois la Thrace envahie, et de nos traits sans nombre
Vois les cieux obscurcis!

LÉONIDAS.

Nous combattrons à l'ombre.

ARTAPHERNE.

O puissant Oromaze! En vain, à ton courroux,
Ma pitié sacrilége osait les ravir tous.
Sur ce peuple insensé, qu'un noir destin égare,
Accomplis tes fureurs!

CLÉOMÈNE.

Justes dieux! un barbare,
Devant nos rangs armés nous présente des fers!
Ces affronts seront-ils entendus et soufferts?
Vil satrape, as-tu donc oublié quels supplices
Subirent les hérauts, de Darius complices,
Qui, dans Sparte, jadis, nous imposaient sa loi?
Faisons tomber sa tête; et, porté vers son roi,
Qu'en mes mains ce trophée à son orgueil déclare
Comme on accueille ici les ordres d'un barbare.

LÉONIDAS.

Grands dieux! l'honneur de Sparte a-t-il fui sans retour?
Cléomène, pour elle est-ce là ton amour?
Des Perses, dans nos murs, le trépas fut un crime,
Et le courroux des dieux justement nous opprime.
Comme ce roi d'Athène, offert pour ses sujets,
Puissé-je les fléchir!

ARTAPHERNE.

Vos dieux sont satisfaits,
Rassurez-vous.

LÉONIDAS.

Comment?....

ARCHIDAMIE.

Quel trouble m'a saisie!

ARTAPHERNE.

Eh quoi! l'ignorez-vous? dans le camp de l'Asie
Deux jeunes Grecs de Sparte ont paru.

ARCHIDAMIE.

Justes cieux!
Deux jeunes Grecs.....! Poursuis.

ARTAPHERNE.

Sans armes, à nos yeux,
Pour désarmer du ciel les rigueurs légitimes,
Ils se sont présentés, volontaires victimes.

ARCHIDAMIE.

O mes enfans!... Achève.

ARTAPHERNE.

Expiant vos forfaits,
Leur tête, en ce moment, tombe aux pieds de Xerxès.

CLÉOMÈNE.

Qu'entends-je?

ARTAPHERNE.

Sur vous tous ces châtimens s'étendent.
Les dix mille immortels au combat vous attendent.

(Il sort.)

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, excepté ARTAPHERNE.

LÉONIDAS.

Quoi! leur sang héroïque.... O coup inattendu!
A quel prix, de nos dieux, l'appui nous est rendu!

ARCHIDAMIE.

Et sur leur front pieux ma haine a pu descendre,
Mes imprécations retombaient sur leur cendre!...
Sur l'urne, où mon amour n'a pu la déposer,
Approche, Cléomène, ose les accuser.
Dis-nous, toi dont la voix contait leur infamie,
S'ils sont dégénérés du sang d'Archidamie!
(A Léonidas.)
Et toi, dont la douleur déplore leur trépas,
Pourquoi les pleures-tu, quand je ne pleure pas?
Ils ont de leurs destins surpassé l'espérance!
Sparte avec sa vertu ressaisit sa puissance!
Citoyens, vous m'avez envoyée à vos dieux,
Pour fléchir leur courroux, né d'un crime odieux.
Je recueille le fruit d'une faveur si grande;
Triomphez : leur justice a reçu mon offrande!
Ce devoir imposé, mes fils l'ont acquitté :
Salut, jeunes héros, morts pour la liberté!
De la patrie en pleurs, à nos pieux hommages,
Le deuil reconnaissant consacre vos images.
Ainsi qu'Harmodius et son frère immortel,

Vous verrez, ô mes fils, Sparte élever l'autel
Où viendront nos guerriers, par leurs chants héroïques,
Solenniser vos noms dans les fêtes publiques.
Consacrant vos saints nœuds, les amis n'iront plus
Présenter leur encens au temple de Pollux.
Nos mères, entourant l'autel qui vous rassemble,
Demanderont aux dieux un fils qui vous ressemble;
Et diront, consacrant votre immortalité:
Salut, jeunes héros, morts pour la liberté!

LÉONIDAS.

Croirai-je au sort fatal qui de nous les sépare!
L'aspect de leur vertu désarmant le barbare,
N'a-t-il pu....? Mais ce Perse à nos yeux présenté
N'a point vu leur trépas!.... D'un récit inventé,
Son orgueil nous abuse.... Apaisons nos alarmes.

ARCHIDAMIE.

L'ennemi vous attend : Spartiates, aux armes!....

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARCHIDAMIE, THÉORES.

UNE THÉORE.

Quand Sparte, dans ses murs, rappelle Archidamie,
A cet autel encor qui l'arrête affermie?
Qu'attendez-vous ici?

ARCHIDAMIE.

L'urne de mes enfans.
Léonidas combat ; sur ses pas triomphans,
Aux tentes de l'Asie on me verra descendre,
De mes fils immolés y ramasser la cendre,
Et, de ce saint trophée accompagnant mes pas,
J'irai dans nos cités raconter leur trépas,
En mon foyer désert cachant mon deuil funeste,
De mes deux fils, au moins, remporter ce qui reste.

LA MÊME THÉORE.

Ce triste honneur, hélas! reste-t-il à vos pleurs?
Ignorez-vous quel bruit, suspendant nos douleurs,
Vous apporte un espoir qui de nos cœurs s'empare?
On a vu deux guerriers partis du camp barbare,
Du nom de vos deux fils ces monts ont retenti!

ARCHIDAMIE.

Grands dieux !... de mes enfans le trépas démenti !...
Non, Xerxès n'a que trop justifié vos larmes :
Mes fils ne verront point la gloire de nos armes.

LA MÊME THÉORE.

Accouru de nos rangs qu'ont vu nos ennemis,
Écoutez Cléomène !

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, CLÉOMÈNE.

CLÉOMÈNE.

O reine, tes deux fils....

ARCHIDAMIE.

Polémarque, est-ce là le seul soin qui te presse ?
Parle-moi du combat et du sort de la Grèce !

CLÉOMÈNE.

Sparte, ressaisissant l'honneur de son grand nom,
N'a plus rien qu'elle envie aux champs de Marathon.
Les trois cents, aux accords de la lyre guerrière,
Du rempart phocéen franchissaient la barrière ;
L'ennemi fond sur nous, et, soudain immolés,
Mille Perses vaincus sous nos pas sont foulés.
A d'autres rangs frappés, d'autres succèdent, tombent ;
Tour à tour remplacés, tour à tour ils succombent.
Le Mède tremble alors. Sur ces rochers épars,
Le glaive spartiate atteint, de toutes parts,
Ou renverse, du haut des rives de Malée,

Ces héros, des dix mille élite signalée,
Sur qui Xerxès fondait son trône et ses autels,
Et qu'avant le combat, il nomnait immortels.
C'en est fait, sur ce roc, oubliant leurs entraves,
Devant Léonidas fuit ce torrent d'esclaves.
Jusqu'au-delà du mont, poursuivant leur effroi,
Notre audace à leur camp se montre; et le grand roi,
Dont l'ame en vain combat l'horreur qui l'environne,
De leur fuite témoin, s'élance de son trône.

ARCHIDAMIE.

Le barbare fuit donc devant quelques héros!
Et tout son vaste espoir n'est plus qu'en ses vaisseaux.
Victoire, sur ces monts!

CLÉOMÈNE.

Sur l'Hellespont, victoire!

ARCHIDAMIE.

Ciel! Athène!....

CLÉOMÈNE.

Un esquif, messager de sa gloire,
Nous apprend que Xerxès, sa flotte et son orgueil,
Du cap d'Artémisium ont rencontré l'écueil.

ARCHIDAMIE.

Quoi! des Athéniens la flotte vengeresse
Accomplit, sans retour, le salut de la Grèce!
O destins glorieux que ce jour vient combler!
Pour ma patrie, enfin, je n'ai plus à trembler...
Parle-moi de mes fils.

CLÉOMÈNE.

Ah ! rendus à vos larmes,
Ils ont, aux premiers rangs, tous deux repris leurs armes.

ARCHIDAMIE.

Dieux !

CLÉOMÈNE.

Ils viennent portant, sur leur front couronné,
Le prix de la valeur par nos mains décerné !

AGIS, hors du théâtre.

Ma mère !

CLÉOMÈNE.

Entends-tu ?

LES THÉORES.

Ciel !

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, ALCÉE, AGIS, SPARTIATES apportant des trophées.

ARCHIDAMIE.

Quoi ! mon ame attendrie....
Mes enfans ! je me meurs ! Pardonne, ô ma patrie !
C'est vous que dans mes bras je presse saintement,
Couverts du pur éclat du plus beau dévoûment !
Vous qui, de mes douleurs fermant la source amère,
M'avez fait ressentir tout l'orgueil d'être mère !
Vous, dont les nobles vœux refusés par Xerxès,
Acceptés par le ciel, ont absous mes forfaits !

Eh! qui de vous, mes fils, dans son ame héroïque,
Forma ce grand dessein pour la cause publique?

ALCÉE.

Est-ce à vous d'en douter? Ah! de Léonidas
Reconnaissez l'élève!... Agis guida mes pas.

AGIS.

J'ai trouvé dans mon cœur le dessein de mon frère.

ARCHIDAMIE.

Poursuis, enfant, l'orgueil de Sparte et de ta mère;
Poursuis, et, de ton sang réparant la splendeur,
Des Agides, un jour, sois l'immortel honneur!
Mais, trompant de Xerxès la fureur vengeresse,
Quel dieu sauva vos jours?

AGIS.

Un banni de la Grèce.
Oh, pour fléchir Xerxès, que n'avez-vous pu voir
De quels cris déchirans s'armait son désespoir!
Il semblait de ses fils embrasser la défense;
Et nous, d'un père, hélas! proscrit dans notre enfance,
Nous avons reconnu....

ARCHIDAMIE.

Que dis-tu?

AGIS.

C'était lui.

ARCHIDAMIE.

Démarate! et vos cœurs, honteux d'un tel appui....

AGIS.

Pardonnez, la nature à nos cœurs fut plus chère;

Pour la première fois, nous embrassions un père.

ARCHIDAMIE.

Lui? votre père? lui, que les rangs étrangers?.....

ALCÉE.

Ah! ne l'outragez pas! Proscrit, à nos dangers
Nous l'avons vu troublé d'un effroi magnanime!
Et la patrie encor est le vœu qui l'anime.

ARCHIDAMIE.

Comme vous, mes enfans, que n'a-t-il, sous les lois,
Saintement abaissé l'orgueil de ses exploits?
Quand Sparte est, de périls, à ses yeux menacée,
Il est cruel pour lui de l'avoir offensée!
Il a vu nos combats où manquait sa valeur;
Mais devant ce trophée oublions son malheur.
O bords d'Artémisium! ô monts des Thermopyles!
Votre double victoire a donc sauvé nos villes!

CLÉOMÈNE.

Oui, le camp du barbare arrêté dans son cours,
Va d'une prompte fuite emprunter le secours.

ARCHIDAMIE.

Du poids de ces vertus que mon pays m'impose,
Au sein de la nature, enfin je me repose;
Je puis donc, ô mes fils, écoutant mes douleurs,
Sur vos périls passés laisser couler mes pleurs!
Maintenant, tout entière au trouble qui me presse,
Oh! combien votre audace alarmait ma tendresse!
Et que mon cœur frémit du terrible pouvoir
Que sur vous exerçait mon austère devoir!

Mais de mes fils vainqueurs la gloire m'environne;
Je vais à mes foyers attacher la couronne
Dont la plus sainte cause orne leurs jeunes fronts.
Théores, à nos dieux vengés de leurs affronts,
Apportez sur l'autel votre offrande acceptée,
Et toi, mon fils, reprends, émule de Tyrtée,
La lyre qui vainquit Messène et ses enfans :
Chante la Grèce, Alcée, et ses dieux triomphans.

(On entend une symphonie triomphale.)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, LÉONIDAS.

LÉONIDAS.

Théores, suspendez ces hymnes de victoire.

ALCÉE.

Juste ciel!

ARCHIDAMIE.

De son front, obscurcissant la gloire,
Quel sombre deuil....

LÉONIDAS.

Hitus. Au temple de Cérès,
Où, chaque année, ici, réglant nos intérêts,
De nos amphyctions le conseil se rassemble,
Que les chefs alliés soient appelés ensemble.
(A Agis.) (Hitus sort.)
Toi, vole, de ces monts, vers Sparte qui t'attend,
Porter à son sénat ce message important.

AGIS.

Croirai-je qu'à mon front tant de gloire appartienne!

Je vais à Sparte, ainsi que ce soldat d'Athène,
Annoncer le premier un autre Marathon !
Permets qu'à cet honneur associant son nom,
Mon frère....

LÉONIDAS.

Une autre gloire ici réclame Alcée.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, excepté AGIS.

ALCÉE.

Quelle gloire nouvelle ici m'est annoncée ?

(On entend le son d'une trompe barbare dans les montagnes.)

La Grèce est libre enfin ! Mais quels cris inconnus
Sont d'échos en échos jusqu'à nous parvenus ?

ARCHIDAMIE.

A nos hymnes vainqueurs qui répond ?

LÉONIDAS.

Le barbare.

CLÉOMÈNE.

Le barbare !

ARCHIDAMIE.

O terreur !

ALCÉE.

De ces monts il s'empare !

LÉONIDAS.

Apprenez quel opprobre a souillé notre nom.
Un Grec... (il n'était pas de Sparte) ! ô trahison !

CLÉOMÈNE.

Dieux! quelle trahison contre nous signalée!

LÉONIDAS.

Un transfuge, habitant des rives de Malée,
L'infâme Epialtès, au Perse rassuré
Enseigne de l'Œta le passage ignoré.

ALCÉE.

Et les soldats thébains postés à sa défense
Sont-ils donc tous tombés?

LÉONIDAS.

Soit crime, imprévoyance,
Soit destins ennemis, à l'aspect redouté
Du Perse, tout-à-coup, à leurs yeux présenté,
Les Thébains, sans combats, devant lui se retirent,
Et dans la Grèce, ainsi, par leur fuite l'attirent.
C'en est fait; et demain, de ce sentier vomis,
Sur les pas d'Hydarnès, trois cents mille ennemis
Couvriront la Locride, et, marchant vers l'Attique...

ALCÉE.

Ah! je crois voir déjà l'esclave asiatique
Franchir l'Isthme, et jettant des fers ou le trépas,
Jusque dans Sparte, ô ciel!.....

CLÉOMÈNE.

Je ne le verrai pas.

ARCHIDAMIE.

Jour de gloire et de deuil! sort jaloux qui nous brave!
Quoi! la Grèce était libre, et la Grèce est esclave!
Nos dieux sont, sans retour, opprimés sur ce bord!

LÉONIDAS, appuyé sur l'autel.

Un héroïque espoir reste à la Grèce encor!

ALCÉE, à Archidamie.

Ma mère, voyez-vous quel céleste présage
Relevant nos destins, brille sur son visage?
Quel saint espoir empreint dans ses traits solennels!...

ARCHIDAMIE.

O ciel!... Reçois, mon fils, mes adieux éternels.

ALCÉE.

Qu'entends-je?

ARCHIDAMIE.

O loi de Sparte! ô patrie absolue!...
Ainsi, Léonidas, ta mort est résolue.

LÉONIDAS.

Sparte ne me perd pas; je lui conserve Agis.
Oui, le secret message entre ses mains remis,
Instruit nos citoyens qu'un roi manque à mon trône,
Et sur le front d'Agis va placer la couronne.

ALCÉE.

Mon frère! ciel! Agis...

LÉONIDAS.

Tu ne l'ignores pas.
Agis, avant le tems, fut admis aux combats;
Et, sans trahir nos lois, sans braver leur défense,
De ton frère abusé j'ai pu sauver l'enfance;
La couronne était due à tes droits après moi.
Mais, avec moi, tu meurs.

ALCÉE.

Agis, tu seras roi!
Mon ame, à l'amitié tout entière asservie,
N'a donc plus, aux combats, à trembler pour ta vie.
Je vois donc tous mes vœux comblés à ton insu;
Qu'à ton jeune courage, heureusement déçu,
Aucun soupçon n'arrive!

LÉONIDAS.

Illustre Archidamie,
Du pied de nos tombeaux, menez à la patrie
Cet enfant, noble espoir pour sa gloire élevé.
Déjà, dans les périls son grand cœur éprouvé,
A du respect public conquis le juste hommage :
Descendu de Lycurgue, il en sera l'image.

ALCÉE.

Du seul fils qui vous reste, allez guider les pas;
Consolez, sur le trône, Agis de mon trépas.
Complice de sa fuite, à mes sermens contraire,
Je trompe son amour; qu'il pardonne à son frère
De trahir un serment que je n'ai pu remplir.

ARCHIDAMIE, à Alcée.

Je connais mon devoir, et je cours l'accomplir.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, excepté ARCHIDAMIE.

CLÉOMÈNE.

Quels sont tes vœux ici, quand tout nous abandonne?

LÉONIDAS.

A ce poste sacré nous mit Lacédémone;
Vous connaissez nos lois.

CLÉOMÈNE.

Fiers de leur obéir,
Nos devoirs sont de vaincre, et, vaincus, de mourir:
Je le sais; mais ici (sans que je les offense),
Pourquoi verser un sang perdu pour leur défense?
Pourquoi de nos soldats, par de vils Grecs trahis,
Laisser la cendre esclave en ces monts envahis,
Et du Péloponèse abandonner les villes?
Corinthe nous attend; voilà nos Thermopyles.
Là, plus de trahisons; complices de Xerxès,
Plus de lâches Thébains opprimant nos succès.
Qu'Athènes, de nos lois dangereuse ennemie,
Et toujours, en secret, dans sa haine affermie,
Cherche, pour sa défense, un autre Marathon.
Je dois mon sang à Sparte; immolés à son nom,
Que par nous son triomphe à l'Isthme retentisse,
Et que la Grèce après tombe et s'anéantisse.
A Corinthe!

TOUS LES SPARTIATES.

A Corinthe!

CLÉOMÈNE.

Allons, conduis nos pas.

LÉONIDAS.

Quel cri s'est élevé devant Léonidas?
O perfide abandon de la cause commune!

Quoi! lorsque sur les mers, enchaînant la fortune,
La flotte athénienne a vaincu nos tyrans,
Et vole à Salamine à des destins plus grands,
Elle verrait l'Attique abandonnée aux flammes!
Et ses vielliards plaintifs, ses enfans et ses femmes,
Montrant aux Grecs les fers que nous leur apprêtions,
S'écrieraient : Voilà Sparte, honneur des nations!
Nos rivaux nous pourraient reprocher leurs ruines!
Est-il tems d'écouter nos haines intestines?
Dans ses communs périls, sous les mêmes lauriers,
La Grèce, avec orgueil, confond tous ses guerriers;
Elle est de tous les cœurs également chérie.
Thémistocle est de Sparte, Athène est ma patrie!
Et nos tombeaux, ici, protégeront ses lois.
Mais, à l'Isthme, bornant ses injustes exploits,
S'il en est un de vous, qu'il soit libre, qu'il parte.
Avec Alcée, ici, sauvant l'honneur de Sparte,
Mon sang.....

CLÉOMÈNE.

Aucun de nous n'abandonne son roi;
Ta vertu nous éclaire, et tout cède à sa loi.

LÉONIDAS.

Eh bien! écoutez donc l'espoir qu'un dieu m'inspire,
Et le but salutaire où notre mort aspire!
Contre ce roi barbare, et qui compte aux combats
Autant de nations que nos rangs de soldats,
Que pourraient tous les Grecs? Puissance inattendue,
Il faut qu'une vertu, même à Sparte inconnue,

Frappe, étonne, confonde un despote orgueilleux.
De notre sang versé, va sortir, en ces lieux,
Une leçon sublime : elle enseigne à la Grèce
Le secret de sa force, aux Perses leur faiblesse.
Devant nos corps sanglans on verra le grand roi
Pâlir de sa victoire et reculer d'effroi ;
Ou, s'il ose franchir le pas des Thermopyles,
Il frémira d'apprendre, en marchant sur nos villes,
Que dix mille, après nous, y sont prêts pour la mort.
Mais que dis-je? dix mille ! ô généreux transport !
Notre exemple en héros va féconder la Grèce.
Un cri vengeur succède au cri de sa détresse.
Patrie ! indépendance ! à ce cri tout répond
Des monts de Messénie aux mers de l'Hellespont,
Et cent mille héros, qu'un saint accord anime,
S'arment, en attestant notre mort unanime.
Au bruit de leurs sermens, sur ces rochers sacrés,
Réveillez-vous alors, ombres qui m'entourez !
Voyez, en fugitif, sur une frêle barque,
L'Hellespont emporter ce superbe monarque,
Et la Grèce, éclipsant ses exploits les plus beaux,
Rassurer son Olympe aux pieds de nos tombeaux.
Si de tels intérêts j'ose un moment descendre,
Amis, je vous dirai quel culte à notre cendre
Va consacrer l'histoire et la postérité.
Oui, nous nous emparons d'une immortalité
Où nulle gloire humaine encor n'est parvenue ;
Et, quand de Sparte enfin l'heure sera venue,

De ses débris sacrés, qui ne se tairont pas,
Les tyrans effrayés détourneront leurs pas.
Alors, des tems fameux levant les voiles sombres,
Le voyageur sur Sparte évoquera nos ombres,
Et, de Léonidas et de ses compagnons,
Les échos n'auront pas oublié les grands noms.

CLÉOMÈNE.

O triomphe!

LÉONIDAS.

Écoutez! leur gloire vengeresse
Dans l'avenir encor ressuscite la Grèce.
Oui, vaincus, opprimés dans les siècles lointains,
Les Grecs ne seront pas déchus de leurs destins,
Tant que, de notre gloire entretenant leurs villes,
Vous resterez debout, rochers des Thermopyles!

ALCÉE.

Ainsi, de nos vertus, au sein de l'avenir,
Renaît sur nos tombeaux l'antique souvenir.
O gloire dont mon cœur impatient s'empare!

LÉONIDAS.

De cette gloire, amis, un seul jour nous sépare;
La nuit couvre ce poste où nous nous renfermons,
Et le Perse, arrêtant sa marche sur ces monts,
Ne peut, avant le jour, envahir le passage;
Tandis qu'aux alliés qu'assemble mon message,
Je vais, sur d'autres bords, montrant d'autres lauriers,
Ordonner leur départ, vous, mes braves guerriers,
Préparez sur l'autel les offrandes sacrées,

Selon la loi de Sparte, aux muses consacrées;
Déesses de la gloire et de la liberté,
Notre encens leur est dû. Ce devoir acquitté,
Après avoir donné vos pleurs à la nature,
Couronnez-vous de fleurs pour votre mort future....

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

La nuit règne ; des feux sont allumés sur les sommets du mont, et l'encens brûle sur les trépieds. Les Spartiates environnent l'autel.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉOMÈNE, ALCÉE, SPARTIATES.

CLÉOMÈNE.

Dans ces lieux solennels, les funèbres apprêts,
L'onde, les feux sacrés, et les trépieds sont prêts.
Maintenant, sur l'autel reprends ta lyre, Alcée :
Tu célébras des Grecs la valeur exaucée,
Chante l'hymne, en ce jour, des muses attendu;
Et que Léonidas, à cet autel rendu,
Trouve, acquittés envers les vierges immortelles,
Les trois cents à la mort préparés devant elles.

(Symphonie.)

ALCÉE.

(Hymne.)

Chastes filles du ciel, dont le culte sacré,
Né chez les Grecs, reçoit leur encens préféré;

Vous, dont le chœur divin habite nos montagnes,
Car de la liberté vous êtes les compagnes,
Muses! qui présidez aux destins des héros,
Recevez notre offrande aux pieds de nos tombeaux..

Si nos armes, du Mède abaissant l'insolence,
De vos sacrés bosquets protègent le silence,
Du Parnasse voisin exilant vos concerts,
O déesses! venez, sur ces rochers déserts,
Recueillir, consacrer les exploits légitimes
Et les derniers soupirs de ces saintes victimes.

Nous ne redoutons point votre austère équité;
Nous mourons pour nos lois et notre liberté,
Pour nos fils au berceau que notre amour délaisse.
Dites nos saints respects honorant la vieillesse,
L'amour de la patrie, absolu sur nos cœurs;
Et, si la Grèce enfin doit trouver des vainqueurs,
Si Sparte doit tomber sous le joug du barbare,
Dites que, devançant les fers qu'on lui prépare,
Sur le sombre rivage, au funèbre banquet,
De ses trois cents guerriers nulle ombre ne manquait.

(La symphonie reprend.)

SCÈNE II.

LÉONIDAS, CLÉOMÈNE, ALCÉE, SPARTIATES.

LÉONIDAS.

O saintes lois de Sparte! ô vertu digne d'elles!
Ainsi, jeunes héros, mes compagnons fidèles,
Déjà, chacun de vous, à ses derniers momens,
Abjure, à cet autel, ses plus chers sentimens.
Il n'en reste plus qu'un dans vos cœurs, la patrie,
Et votre sang est prêt pour sa cause chérie;
Mais, inquiet au sein de ses honteux succès,
Dépouillant son orgueil, apprenez que Xerxès,
Par ses ambassadeurs....

CLÉOMÈNE.

Leur insolent message
Vient-il nous apporter la paix ou quelque outrage?

LÉONIDAS.

Si la paix à nos fronts enviant des lauriers,
Peut, à Sparte, en effet, conserver ses guerriers,
Sachons, ne consultant que sa sainte mémoire,
A la patrie encor immoler notre gloire.
Ainsi, pour d'autres tems, réservant leurs exploits,
Ces Grecs, nos alliés, qui marchaient sous mes lois,
Au nom de la patrie, à ma voix écoutée,
Rejoignent, sans murmure, Aristide à Platée.

CLÉOMÈNE.

Pourquoi les seuls Thébains, parmi nous conservés,
Sont-ils à notre gloire en ce jour réservés?

LÉONIDAS.

Témoin de notre mort, que Thèbes nous contemple!
A leur vertu douteuse, en offrant notre exemple,
Réveillons de ces Grecs l'honneur mal affermi.
Alcée, au mont Œta, surveille l'ennemi.
Observe, avec Hilus, ses pas dans les ténèbres.
Que les ambassadeurs, vers ces autels funèbres,
S'avancent.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, DÉMARATE, HYDARNÈS, CHEF DES MAGES, PERSES.

DÉMARATE, à part.

Voilà donc ces guerriers généreux,
Et que je commandais quand j'étais vertueux!
Sous ces traits qu'a flétris le malheur qui m'opprime,
Leur haine chercherait vainement leur victime!
O douleur!

LE CHEF DES MAGES.

Roi de Sparte, à tes sacrés genoux,
L'ordre du grand Xerxès.....

LÉONIDAS.

Esclaves, levez-vous.
Respectez cet autel, cette terre où nous sommes:
Vous ne voyez, ici, devant vous, que des hommes.

DÉMARATE.

Ces mages, ces Persans, prosternés devant toi,

Acquittent à tes pieds l'estime du grand roi.
Apprends l'espoir offert à la Grèce alarmée:
Vous le voyez, ces monts, ouverts à leur armée,
Laissent, sur ce rocher, vos efforts superflus,
Et dans ce poste enfin, qui ne vous défend plus,
Vous attendez la mort, et non plus la victoire.
Vivez; que Sparte encor vous conserve à sa gloire;
Cet espoir de la Grèce, avec vous abattu,
Son salut, un vainqueur l'accorde à ta vertu.
Opposant ses bienfaits au péril qui te presse,
Xerxès met, sous tes lois, l'empire de la Grèce.

LE CHEF DES MAGES.

Ces insignes honneurs où t'appelle mon roi,
Magnanime héros, ils sont dignes de toi.
Oui, que Sparte à ses dieux soit par toi conservée,
Et commande à la Grèce, après l'avoir sauvée.
Sous l'appui de Xerxès, vainqueur de l'Occident,
Ne crains pas de ces Grecs l'orgueil indépendant.
Contemple le destin des Grecs de l'Ionie;
La liberté, jadis, fonda leur colonie:
Aujourd'hui, de la Perse ils subissent la loi.
Rattachant leur grandeur au trône du grand roi,
De puissans souverains, de ce vaste rivage
Gouvernent, à leur gré, le docile esclavage.
Comme eux, du haut du trône où t'élèvent nos mains,
Tu verras, reculé du regard des humains,
Cette Athène à tes pieds, d'un saint respect frappée...

LÉONIDAS, au Spartiate monté sur un rocher.

Sur ce roc solennel, soldat, de ton épée,
Écris : *Passant, va dire à Sparte nos exploits,*
Et ses guerriers, ici, morts pour ses saintes lois.
(Aux Perses.)
Sparte a répondu.

LE CHEF DES MAGES.

Ciel !

LÉONIDAS.

Au milieu des ténèbres,
Reprenez, citoyens, vos couronnes funèbres.

DÉMARATE.

Arrêtez; sur vos fronts, quand vous trahit le sort,
Un sceptre protecteur s'étend !

CLÉOMÈNE.

La mort !

LES SPARTIATES.

La mort !

(Symphonie funèbre.)

DÉMARATE.

Ah ! je les reconnais ces apprêts magnanimes !
Que je sens, aujourd'hui, tout le poids de mes crimes !

LE CHEF DES MAGES.

Quel spectacle ! sortons.

HYDARNÈS.

Ils ne périront pas :
Vers les Thébains séduits je vais porter mes pas.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, excepté LES PERSES.

LÉONIDAS.

O toi, divin Lycurgue, à qui Sparte agrandie
Doit ces hautes vertus, bienfaits de ton génie,
Du sein des immortels, où tu reçois nos vœux,
Applaudis à tes fils; que leur sang généreux
Fumant sur ce rocher, soit le plus bel hommage
Et l'encens le plus pur offert à ton image!
Si l'un de tes enfans profanant ses exploits,
Éleva ses lauriers au-dessus de tes lois...

DÉMARATE.

Qu'entends-je!

LÉONIDAS.

Que ce prince, ambitieux transfuge,
Qui, des Perses, sans doute, adoptant le refuge,
Blasphême, à leurs autels, ton saint culte outragé,
Contemple notre mort, et que tu sois vengé!

DÉMARATE.

Arrête! que dis-tu? Démarate!...

CLÉOMÈNE.

Oui, ce traître,
Que nouvel Hyppias, l'Asie a vu paraître...

DÉMARATE.

Qui? lui? contre les Grecs, lui s'armer! justes cieux!...

LÉONIDAS.

Esclave de Xerxès, qui t'arrête en ces lieux?

DÉMARATE.

Le soin de votre gloire. En ce moment suprême,
Ah! si par ces traités, inspirés par moi-même,
Je croyais préserver, des Perses triomphans,
Sparte et tous ses héros, la Grèce et ses enfans,
Pardonnez mon erreur : de votre mort sublime,
Je ne soupçonnais pas le secours magnanime.
A ce dessein si grand, contre un secret danger,
Citoyens généreux, je viens le protéger.

CLÉOMÈNE.

Que dis-tu? notre mort...

DÉMARATE.

Contre elle l'on conspire.

CLÉOMÈNE.

Grands dieux!

LÉONIDAS.

Parle.

DÉMARATE.

Xerxès, au refus de l'empire
Et des traités, ici, par sa clémence offerts,
Veut que les Grecs vivans, chargés d'indignes fers,
Montrent leur esclavage, en spectacle, à l'Asie.
Je vois votre ame, ô Grecs, d'épouvante saisie!...

CLÉOMÈNE.

Les Perses, surprenant notre camp endormi,
Doivent-ils de ces monts..?

LÉONIDAS.

Généreux ennemi,
Qu'à la gloire de Sparte un saint zèle intéresse,
Parle, quel es-tu donc?

DÉMARATE.

Un banni de la Grèce,
Dont un funeste orgueil égara les exploits,
Qui fuit, avec respect, devant ses fières lois,
Et que ce jour, enfin, venge de leur injure.
L'ambition, l'amour, l'amitié, la nature,
Et tous les sentimens en vos cœurs révérés,
Tombent à cet autel, en triomphe abjurés;
J'en immole à ses pieds un plus grand : la vengeance!
Oui, poursuis, ô patrie! agrave ton offense!
Dans l'éternel exil où mes pas vont te fuir,
Tu ne forceras pas mon cœur à te haïr!

LÉONIDAS.

Quels citoyens ingrats...?

DÉMARATE.

Juste et non pas ingrate,
Sparte était ma patrie.

LÉONIDAS.

Et ton nom?

DÉMARATE, en fuyant.

Démarate.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, excepté DEMARATE.

LÉONIDAS.

Démarate!

CLÉOMÈNE.

O surprise!

LÉONIDAS.

O spectacle inoui!
Quoi! nos honteux soupçons insultaient ce banni,
Et par lui notre honneur... Généreux Spartiate,
Non, Sparte à tes bienfaits ne sera pas ingrate.
Reprends, avec ton nom, tes honneurs abolis,
L'orgueil de ton épouse, et l'amour de tes fils;
Puisse ma voix s'entendre aux bords ou tu t'exiles!
Léonidas t'absout devant les Thermopyles.

CLÉOMÈNE.

Eh! comment nous soustraire aux piéges redoutés
Que, dans l'ombre, Xerxès...?

LÉONIDAS.

Compagnons, écoutez!
Instruit de ses projets, que chacun, sous les armes,
Veille et se montre prêt au premier cri d'alarmes,
Et lorsque l'ennemi, sur les pas d'Hydarnès,
Du passage investi viendra tenter l'accès,
Qu'à son poste de mort s'offre chaque victime.
Vous, combattez ici, protégés par l'abîme;
Sur ces bords escarpés, vous, défiez les fers;

Vous, du haut de ce mont suspendu dans les airs,
Découvrant tout-à-coup vos phalanges cachées,
Fondez avec les rocs, les forêts arrachées,
Sur les rangs écrasés des barbares surpris,
Et mourez confondus sous les mêmes débris;
Et moi, vers cet autel qui sur le camp domine,
Tombant, et présidant votre auguste ruine,
Voilà! voilà mon poste!

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, AGIS.

AGIS, accourant.

Et le mien?

LÉONIDAS.

Ciel! Agis!

AGIS.

Ah! tu m'avais trompé, je le vois, j'en rougis!
Vous voilant à mes yeux d'un injuste mystère,
Vous mourez sur ces bords!

LÉONIDAS.

Qui te l'a dit?

AGIS.

Ma mère.

Oui, grâces à ses soins, j'échappe au vain détour
Qui, vers Sparte, aujourd'hui, protégeait mon retour.
J'y marchais, sans soupçon des affronts qu'on m'apprête:
« Agis, on meurt sans toi! » dit-elle; je m'arrête!

Et soudain, en fuyant, la laisse sans adieux,
Car je craignais, trop tard, d'arriver en ces lieux.
A leur saint dévoûment appartient ma mémoire,
Et, soldat des trois cents, j'ai des droits à leur gloire!

LÉONIDAS.

Agis!

AGIS.

Autel funèbre où mes concitoyens
Déposaient leurs sermens, je t'apporte les miens!

LÉONIDAS.

Agis, écoute-moi!

AGIS.

Rendez ses vœux stériles;
Recevez mon tombeau, rochers des Thermopyles!
Au sang de ces héros, je viens mêler mon sang;
Je te rends ta couronne, et je reprends mon rang.

LÉONIDAS.

Non, Sparte dans nos rangs n'accueille point tes armes.
Avant le tems, sa loi te défend les alarmes.
Satisfait qu'un péril essayât ta valeur,
J'ai dû sauver tes jours en trompant ta douleur.
Ton âge.....

AGIS, montrant la palme qui ceint son front.

Démens-tu ce sacré témoignage?
C'est devant ce laurier qu'on accuse mon âge!
A des détours si vains peux-tu bien recourir?
J'ai l'âge pour régner et non pas pour mourir!
Mon âge! à l'accuser ose-t-on se résoudre?

Les Perses, en tombant, ont pris soin de l'absoudre.
Mais la patrie, ici, sert mes jeunes transports,
Et le corps d'un enfant, trouvé parmi vos morts,
Cette jeunesse, enfin, doux trésor de la vie,
A tant d'espoir, de gloire et de bonheur ravie,
Ces biens, cet avenir dans la poudre endormi,
Seront-ils sans terreur aux yeux de l'ennemi?
Seront-ils sans succès pour ton dessein sublime?

LÉONIDAS.

Oui, généreux enfant, ta vertu magnanime
A démenti ton âge : eh bien, en ce moment,
La patrie attend d'elle un plus grand dévoûment.
Renonce à cette mort par tes vœux poursuivie;
Consens, pour Sparte, encor à conserver la vie.
N'écoute point ta mère : une fausse grandeur,
Sur ses pas imprudens, séduit ta jeune ardeur.
Au saint amour de Sparte, Agis, sois plus fidèle :
Je ne fais que mourir; sois plus grand, vis pour elle.
La patrie, avec moi, t'implore.

AGIS.

Que fais-tu?
Non, un tel dévoûment surpasse ma vertu.

LÉONIDAS.

En conservant tes jours comble les vœux d'un frère.

AGIS.

J'accomplis nos sermens.

LÉONIDAS.

Souviens-toi de ton père.

AGIS.

Je suis fils de Lycurgue.

LÉONIDAS, sévèrement.

Obéis à ton roi.

AGIS.

Justes dieux ! quel arrêt vient de tomber sur moi !
Quoi ! lorsque, dans ses murs, Sparte reconnaissante,
De ses guerriers tombés, honorant l'ombre absente,
Couvrira vos autels de lauriers et de fleurs,
Au milieu du triomphe, Archidamie en pleurs,
Seule, ô ciel ! rougirait de son fils infidèle !
Et les mères de Sparte, en passant auprès d'elle,
Et lui montrant son fils, muet à leurs accens,
Diraient avec mépris : « *Il était des trois cents !* »
Je verrais, redoublant la honte de mes armes,
Le rire d'un ilote insulter à mes larmes ;
Et, proscrit, repoussé par le sein maternel,
Je fuirais, poursuivi d'un opprobre éternel,
Ou dans quelque combat, j'irais tomber sans gloire,
Retranché de ses morts comptés par la victoire
Je tombe à tes genoux. Ah ! contre un tel danger,
Contre de tels affronts, tu dois me protéger.
Héros, l'honneur de Sparte, et mon divin modèle,
Laisse à ton saint exemple Agis périr fidèle !
Prends pitié de mes pleurs et de mon juste effroi !...

LÉONIDAS.

Quel roi tu perds, ô Sparte !

AGIS.

Eh bien !

LÉONIDAS.

Rassure-toi,
Tu mourras.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, ALCÉE.

ALCÉE.

Dieux ! Agis !

AGIS.

A mon espoir contraire,
Ne va pas de tes pleurs me combattre, mon frère :
Sans moi, tu périssais ! ainsi, tu m'as trahi !
Abjure ta pitié, je te pardonne, ami.

LÉONIDAS.

Conquérant, dont l'orgueil en espoir nous enchaîne,
Dans ces transports sacrés, vois ta chute prochaine.
(A Agis.) (A Alcée.)
Prends ton poste, soldat. Que viens-tu m'annoncer ?
Les barbares dans l'ombre osent-ils s'avancer ?

ALCÉE.

De leurs feux allumés ils couronnent les cimes,
Et restent, jusqu'au jour, campés sur ces abîmes.
Les seuls guerriers thébains ici portent leurs pas.
Ils attendent ton ordre.

LÉONIDAS.

Ils ne combattront pas.
Que leurs rangs, cette nuit, protégent cette enceinte.

Maintenant, compagnons, laissant toute contrainte,
Et nos devoirs remplis envers les immortels,
Avant que le sommeil, autour de ces autels,
Rende à votre valeur les forces de la vie,
Dans le dernier banquet où ma voix vous convie,
Tous, allez à la terre adresser vos adieux;
Demain, je vous attends tous au banquet des dieux.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

Le théâtre représente, comme au premier acte, la tente de Xerxès. La nuit règne.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CHEF DES MAGES, MAGES.

LE CHEF DES MAGES.

Tandis que de Xerxès la majesté repose,
Veillons aux saints devoirs que le ciel nous impose,
Et, l'encens à la main, attendons son réveil.
Vainqueur dans les combats, au retour du soleil,
Proclamant à ses pieds la Grèce tributaire,
Nos hymnes salueront le maître de la terre.
Mais à nos saints accens sa voix a répondu!
Aux pieds de nos autels, qui l'amène éperdu?

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, XERXÈS.

LE CHEF DES MAGES.

Seigneur, quel sort jaloux, quelle terreur profonde,
Au sein de sa grandeur, trouble le roi du monde?
Rassure à nos autels...

XERXÈS.

Mages qui m'entourez,
Des volontés du ciel ministres inspirés,
Envoyé par les dieux, quel sinistre présage
A frappé mon sommeil? A travers ce passage,
Où ma gloire, en ce jour, redoutait un écueil,
De mes vastes projets reprenant tout l'orgueil,
Je marchais, et de loin, devant moi prosternées,
Je contemplais la Grèce et l'Europe enchaînées,
Lorsqu'aux sombres lueurs d'un sinistre flambeau,
Mes pas, sur ce rocher, rencontrent un tombeau.
A cet aspect, saisi d'une horreur imprévue,
L'univers subjugué disparut à ma vue!
Immobile, devant ce tombeau redouté,
Je sentis, sans retour, succomber ma fierté;
Et sur un frêle esquif, sans sceptre, sans couronne,
Je fuis... De ce tombeau dont l'horreur m'environne,
S'élève tout-à-coup, armé pour nous punir,
Un conquérant terrible au sein de l'avenir:
Il part, fond sur l'Asie, où je le vois descendre,
Inscrit le nom de Grand sur Babylone en cendre;
Et bientôt, près des mers, confins de mes états,
S'indigne que la terre, enfin, manque à ses pas;
Là, suspendant sa course en victoire féconde,
Et jetant ses soldats sur les trônes du monde,
Son orgueil aux humains demande des autels;
Et je vois, l'élevant au rang des immortels,
Ma race à ses genoux, dont le désastre immense,
De mon ambition accuse la démence,

Lorsque, arraché soudain à l'erreur de mes sens,
Je me réveille au bruit de vos sacrés accens,
Et le monde est rentré sous mon obéissance.

LE CHEF DES MAGES.

Des désastres futurs, prédits à ta puissance,
Écarte le vain songe. En vain, ô roi des rois,
Ces Grecs, de la nature abjurant tous les droits,
Et célébrant leur mort au milieu des ténèbres,
Épouvantent ton camp de leurs sermens funèbres.
De leur vertu sinistre, aspirant au trépas,
Le dessein médité ne s'accomplira pas.
Sur ce rocher funeste ou leur voix te défie,
A la foi des Thébains leur sommeil se confie,
Et bientôt, vers ton trône, en triomphe traînés,
Tu verras à tes pieds tous ces Grecs enchaînés.

XERXÈS.

Ainsi, des dieux encor la faveur me seconde.
Léonidas captif, je suis maître du monde!

LE CHEF DES MAGES.

Viens, détruisant l'espoir de ces Grecs abhorrés,
Montrer leur esclavage aux Perses rassurés;
Tes gardes triomphans...

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, DÉMARATE, GARDES.

XERXÈS.

Que vois-je! Démarate!
Quoi! chargé des affronts d'une patrie ingrate,

Tu t'armais dans ses rangs ! et lorsqu'en mes projets
Je mettais à tes pieds tes insolens sujets,
Tu voulais.....

DÉMARATE.

J'ai voulu, fils de Lacédémone,
En mourant avec eux, reprendre ma couronne.
Aux portes de leur camp, poussé par le remord,
J'attendais leur réveil, pour les suivre à la mort.
Une femme (c'était la fière Archidamie),
Revenant vers ces monts, de Thèbes ennemie,
Surprend les vils complots, s'élance, et ses accens
A leur dernier sommeil arrachent les trois cents.

XERXÈS.

Juste ciel!

LE CHEF DES MAGES.

Je frémis.

DÉMARATE.

Léonidas se lève,
Dans le sang des Thébains, immolés par son glaive,
Vers le camp de l'Asie entraîne ses soldats,
Et, dans leurs rangs admis, je m'avance au trépas;
Mais au moment fatal, à l'horreur imprévue,
De mes fils, près, hélas! d'expirer à ma vue,
Reprenant sur nos lois son empire vainqueur,
La nature opprimée est rentrée en mon cœur.
Lycurgue a disparu de mon ame flétrie,
Et mes fils m'ont semblé plus chers que ma patrie.
Détournant, au combat, les traits lancés sur eux,
Je les presse, indignés, sur mon sein douloureux;

Dans mes embrassemens j'enchaîne leur courage,
Quand, d'un autel voisin, témoin de leur outrage,
Leur mère, tout-à-coup, apparaît sur nos pas,
De mon sein les arrache, et les rend aux combats;
Et moi, de son courroux, fuyant la violence
Le premier, pour mourir, sur vos rangs je m'élance,
Et j'y trouve des fers en cherchant le trépas.

XERXÈS.

Quelle est cette vertu que je ne conçois pas?
Mais, semant la terreur dont leur ame est saisie,
Que veulent tous ces chefs?...

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, HYDARNÈS, foule de chefs perses.

HYDARNÈS.

Fuis, ô roi de l'Asie!
Au milieu de ton camp entrent les Grecs vainqueurs.
Fuis, dans nos rangs profonds viens rassurer nos cœurs.

XERXÈS.

Esclave audacieux, ton supplice s'apprête.
Non, ces Grecs insolens que mon pouvoir arrête,
N'ont point, jusqu'à mon camp, osant porter leurs pas...

DÉMARATE.

Eh pourquoi pâlis-tu, si tu ne le crois pas?

XERXÈS.

Téméraire!

DÉMARATE.

Enlevés à leurs autels funèbres,
Vois-tu de toutes parts, au travers des ténèbres,
Tomber leurs feux sacrés! Dans cette nuit d'horreur,
L'orage, qui des Grecs seconde la fureur,
Arrachant et roulant vos tentes enflammées,
Promène, au loin, la mort sur tes vastes armées!
Je n'ai plus qu'un instant à rester dans tes fers,
Profite des momens à ta vengeance offerts.
Frappe; aux yeux de mes fils, que, dans ce camp funeste,
Contre tous tes bienfaits mon sang versé proteste!
Entends ces cris de mort retentir jusqu'à nous!

LE CHEF DES MAGES, à Xerxès.

Tous nos dieux avec moi tombent à tes genoux,
Sauve tes jours sacrés, ô roi! Le ciel t'éclaire;
D'un sinistre avenir enchaîne la colère;
Fais rappeler ta flotte, et, désertant ce mont,
Que l'armée, à ta voix, repasse l'Hellespont,
Nous ne vaincrons jamais les Grecs!

XERXÈS.

A la victoire
Quels dieux interprétés me défendent de croire?
Quoi! le soleil verrait le maître des humains,
De l'Asie, en fuyant, reprendre les chemins!
Je laisserais des Grecs triompher l'insolence!
Au devant de leurs pas moi-même je m'élance.
Mages et souverains, partez, et qu'à mes lois,
Vers ce chef, dont la nuit protège les exploits,

Marchent les nations de l'Inde et d'Assyrie,
Et, sauvant tous ces Grecs de leur propre furie;
Allons, que le soleil, reparu dans les cieux,
Montre en mes fers tombé leur chef audacieux.
(A Démarate.)
Tu demandes tes fils, fier banni qui me braves :
A mon char, avec toi, tu les verras esclaves.

SCÈNE V.

DÉMARATE, seul.

O dieux! par son orgueil mes deux fils conservés
Seraient à ces affronts sous mes yeux réservés!
Mais leur vertu saura, sur leurs tombes prochaines,
Braver, fier conquérant, l'opprobre de tes chaînes;
Leur vil père, étouffant un généreux remord,
N'est plus à leurs côtés pour combattre leur mort.
Que dis-je? c'est à toi de trembler pour ta tête!
Léonidas s'avance, et ta chute s'apprête;
Il brise entre ses mains ton sceptre ensanglanté;
Ton vaste camp, au loin recule épouvanté!
Il semble voir, partout, désertant sa frontière,
Sur l'Orient surpris, fondre la Grèce entière;
Tout fuit, et je suis libre. — O ciel! Léonidas,
Que porte, tout sanglant, un reste de soldats!

SCÈNE VI.

DÉMARATE, LÉONIDAS, porté sur son bouclier; ALCÉE, AGIS, quelques Spartiates.

LÉONIDAS, au fond du théâtre.

Démarate!

DÉMARATE.

Ainsi donc notre sort se déclare;
Près d'éteindre la guerre au sang d'un roi barbare,
Léonidas succombe et veille encor sur moi!

LÉONIDAS.

Absent parmi nos morts, que je tremblais pour toi!

DÉMARATE.

O mes enfans! — Que vois-je à leurs côtés? leur mère
Qui les vient protéger contre l'amour d'un père!

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, ARCHIDAMIE.

ARCHIDAMIE, à ses deux enfans.

Quel est cet étranger qui vous nomme ses fils?

DÉMARATE.

Ah! j'ai trop mérité l'horreur de tels mépris!

ALCÉE.

Qu'est devenu ce roi dont l'audace insultante
Aux bords de l'Ilissus devait asseoir sa tente?

Je vois encor, devant ce trône déserté,
Fumer l'encens servile à ce dieu présenté!

AGIS.

Ainsi, ce conquérant, qu'une armée environne,
Laisse, en fuyant, tomber son sceptre et sa couronne!

ARCHIDAMIE.

O courage sublime! héroïques succès!
J'ai vu les Grecs vainqueurs aux tentes de Xerxès!

LÉONIDAS.

Compagnons que mes yeux comptent debout encore,
Avant d'être surpris par le jour près d'éclore,
Des Perses ralliés prévenez les efforts.
Marchez; mais aux combats ne laissant que des morts,
Si, frappé dans vos rangs, un guerrier sous le glaive
Tombe vivant encor, que l'amitié l'achève.
Oui, commencez par moi.... Vous reculez d'effroi!
Osez-vous démentir l'ordre de votre roi?
Mais ce fer ennemi, laissé dans ma blessure,
Vous répond de ma mort, et ce sang me rassure.
Mes mains, contre les fers, sauront me secourir.
Au triomphe commun hâtez-vous de courir;
Compagnons, de ces lieux, livrés par la victoire,
De vos derniers momens je surveille la gloire.

DÉMARATE.

Dieux!

ALCÉE.

Mon père, en nos rangs j'ai vu ton cœur fléchir;

D'un effort douloureux nous devons t'affranchir.
Va près de notre mère, au sein de la patrie,
Réparer ta vertu que la Perse a flétrie :
Sauve-toi de l'horreur de nous voir immoler.

DÉMARATE.

En vain de vos tombeaux tu prétends m'exiler;
De ma fuite dans Sparte, emportant l'infamie,
Je ne rougirai point devant Archidamie.

ARCHIDAMIE.

Êtes-vous Spartiate, enfin ?

DÉMARATE.

A vos accens,
Oui, je suis Spartiate! En ce cœur, je le sens,
Le trépas de mes fils n'excite plus d'alarmes,
Et je puis, à mes pieds, les voir tomber sans larmes.
Marchons; vous le voyez, j'ai repris ma vertu.

AGIS.

Adieu, ma mère!

DÉMARATE.

Allons.

SCÈNE VIII.

LÉONIDAS, ARCHIDAMIE.

LÉONIDAS.

Un moment abattu,
Ce roi, dont l'Orient avait corrompu l'ame,

Se relève, et la gloire avec nous le réclame.

ARCHIDAMIE, à part.

Je t'ai donné mes fils, mon époux meurt pour toi,
(Se jetant à genoux.)
O Sparte! ô mon pays! n'attends plus rien de moi!

LÉONIDAS.

Quels vœux pour Sparte aux dieux?....

ARCHIDAMIE.

Quel vil transport me presse!
Devant un tel témoin réprimons ma faiblesse!
(Le jour paraît.)

LÉONIDAS.

De la lyre des Grecs résonnent les accens.
(On entend le bruit des armes.)
Voici l'instant!

ARCHIDAMIE.

Fuyons!

LÉONIDAS.

La mort glace mes sens;
Elle voile à mes yeux les Grecs et la lumière;
(A Archidamie.)
Racontez-moi leur gloire, à mon heure dernière.

ARCHIDAMIE.

Dieux!

LÉONIDAS.

Vous tremblez?

ARCHIDAMIE

Qui? moi?... Je regarde.... Aux combats...

Accourt ce vil troupeau de barbares soldats.
O spectacle ! Aucun n'ose aborder cette tente.
Léonidas mourant les glace d'épouvante.
Enveloppés partout par les rangs ennemis,
Je vois au loin les Grecs.....

LÉONIDAS.

Poursuivez.

ARCHIDAMIE.

O mes fils !...
Devant moi le combat disparaît sous mes larmes.

LÉONIDAS.

Achevez : tous les Grecs, en tombant sur leurs armes,
Échappent-ils aux fers? Agis! le sort jaloux.....

ARCHIDAMIE.

Le voici, tout sanglant, qui s'élance vers nous.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, AGIS.

AGIS.

Ils sont tous morts : je meurs !

ARCHIDAMIE.

Dieux !

LÉONIDAS.

Libre. — Salamine,
C'est à toi des Persans d'achever la ruine !
Vainement tes vaisseaux, ô despote insultant,

Rassurent ton orgueil : Thémistocle t'attend.

(A Archidamie.)

Sparte est libre : vivez ; moi, sur les rives sombres,
Je vais de ses héros rejoindre enfin les ombres.

(Il arrache le fer de sa blessure, et meurt.)

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

573

543366